

## QUELQUES ASPECTS DE LA VIE RURALE EN POLOGNE

(XVIe-XVIIIe siècles)

*« Campagne calme, campagne pleine de  
gaîté qui pourrait rendre tes charmes  
et tes beautés. »*

(Jan Kochanowski).

La vision bucolique et idyllique de la vie rurale présentée par les poètes de la Renaissance n'était pas si loin de la réalité.

L'ouverture de l'accès à la mer Baltique sous le roi Casimir Jagellon au XVe siècle avait favorisé l'essor économique de la Pologne. Un grand commerce animait au siècle — dit d'Or —, les villes de la Vistule. L'exportation des produits agricoles enrichissait les propriétaires fonciers, ainsi que les commerçants bourgeois. Les éléments étrangers allemands, italiens se fondaient dans la bourgeoisie polonaise. Les plus fortunés accédaient à la noblesse. Mais cette classe s'opposait, de son mieux, à l'élévation de la bourgeoisie. La loi de 1496 interdit aux citoyens des villes de posséder des terres. Au cours du siècle la noblesse est parvenue à s'organiser en caste jalousement fermée. Tous les droits politiques lui étaient réservés. Cependant les débuts des temps modernes en Pologne sont marqués par une grande activité politique et économique de la noblesse.

La noblesse polonaise peut être comparée à celle de l'Espagne. C'est la plus nombreuse noblesse en Europe et son nombre atteint 10 % de la population. Et si nous prenons en considération le carac-

tère multinational de l'État polonais, la noblesse polonaise ou polonisée présente un groupe homogène encore plus puissant. Par son nombre, ses traditions, ses coutumes et ses libertés, la noblesse polonaise présente un phénomène universel de notre civilisation au niveau européen.

Non pas la richesse mais la tradition commune, les insignes honorifiques et les privilèges accordés au cours des siècles par les rois, formaient les liens de cette communauté collective face au reste de la société. Les nobles, sans distinguer le rang de leur position, s'adressaient l'un à l'autre «Monsieur mon Frère» et les officiers des régiments réservés à la noblesse se tutoyaient : «camarade». Les liens de fidélité et de solidarité étaient très forts dans cette couche sociale.

Les nobles riches, aisés ou pauvres habitaient la campagne, l'ancienne coutume l'exigeait. Ils vivaient en coexistence avec les paysans qui étaient leurs sujets, leurs serfs, leurs serviteurs. La vie rurale dans ses grandes lignes est déterminée par ces deux pôles : le seigneur noble, possesseur du village, et les paysans, ses habitants de génération en génération.

Cette longue durée de coexistence, de coexistence bousculée et menacée par les calamités de guerre, des années de disette, d'inondation et d'autres dangers qui rendaient la vie difficile, renforçaient les liens féodaux entre les seigneurs et les villageois.

#### *A. Caractère de la région étudiée*

La tendance dominante de notre historiographie est de présenter la campagne opprimée par le joug du servage et des corvées. Chaque conflit entre noble et paysan fut considéré comme preuve d'une lutte acharnée des classes. On a beaucoup moins étudié la vie rurale quotidienne qui se déroulait de jour en jour dans des conditions — il faut le souligner — rudes et difficiles, mais qui au cours des siècles a formé le caractère de la nation polonaise et son attachement à la terre et au patrimoine des ancêtres.

Dans notre Centre à Lodz, nous avons fait des recherches archivistiques sur la campagne de la région, c'est-à-dire des anciennes provinces de Sieradz et de Leczyca, situées entre la Grande Pologne

et la Mazovie. On a pu étudier les registres des impôts, les inventaires des biens de la noblesse et des domaines royaux, des registres et redevances paysannes, les actes juridiques, les descriptions des pertes et des désastres provoqués par des calamités extérieures, et enfin, les plaintes des paysans adressées au roi leur seigneur ou aux évêques.

La région étudiée était habitée uniquement par des Polonais. Dans les petites villes de la région, quelquefois même dans les campagnes, s'installait la population juive. Notre région fait partie de la grande plaine du centre de l'Europe. Les sols sont variés : fertiles, sablonneux, ou argileux et marécageux. Le réseau des rivières était beaucoup plus développé qu'il ne l'est aujourd'hui. Les grandes forêts de cette région disparaissaient sous la hache des défricheurs. Ce sont les terrains d'une très ancienne colonisation. La production de céréales et l'exploitation des forêts étaient les plus anciennes occupations des habitants. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la région se caractérise aussi par un dense réseau de petites villes, souvent privées, qui jouent le rôle de marché local.

La propriété noble occupe à peu près 80 % de la surface rurale, le reste appartenait au Roi (domaines royaux) ou à l'Église (l'archevêque de Gniezno, l'évêque de Wloclawek et de Cracovie).

C'est la région de la noblesse moyenne et petite. Statistiquement, un village appartient à un seigneur. Il y a même des cas où quelques propriétaires partagent un village, et d'autres cas où un propriétaire possède plusieurs villages. Par contre, sauf quelques familles plus fortunées, il n'y a pas ici de grands seigneurs (magnats). Les paysans des domaines royaux jouissaient de la protection juridique de l'État, et ceux des biens ecclésiastiques pouvaient chercher appui auprès de l'évêque. Les paysans de domaines privés étaient à la merci de la juridiction seigneuriale.

Au début des temps modernes le réseau des villages était déjà formé, héritage des siècles précédents. Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous y trouvons souvent les mêmes familles de possesseurs et les mêmes familles paysannes, attachées par leur servage à la terre qu'elles cultivaient. D'après les inventaires nous constatons aussi que ces familles paysannes habitaient les mêmes maisons, de génération en génération.

Les villages étaient pour la plupart composés de maisons alignées au bord d'une rue et comptant au maximum quelques dizaines de «feux». La cellule de base de la possession paysanne y était le manse servile qui comprenait le fond intérieur. Le paysan avait aussi droit à l'usage des terres communales, et comme la coutume des «Open fields» était préservée jusqu'au XVIIIe siècle, il pouvait aussi profiter des jachères pour son bétail, et du glanage.

Les maisons ou plutôt les chaumières des paysans résistaient mal à la destruction du temps. Ce qui nous est parvenu grâce à la documentation iconographique et aux inventaires seigneuriaux, prouve que dans notre région la base matérielle de la construction était le bois. Cependant, comme les forêts diminuaient et que le bois de construction devenait plus cher, le bois ne formait que le squelette de la maison, tandis que les murs étaient de briques et de pierres des champs. Ces chaumières étaient composées pour la plupart d'une pièce à poêle, d'un vestibule et d'une étable collée à même la maison. Par contre, les huttes sont déjà rares. La fumée du poêle sortait par une cheminée saillante sur le toit, ce qui éloignait le danger d'incendie. Cet habitat nous paraît infiniment pauvre, parfois sans plancher, avec de petites fenêtres rarement vitrées, et des meubles primitifs construits en bois par le menuisier de campagne. Si le village était une localité paroissiale, l'église en était le plus grand bâtiment, située au centre, parfois sur une colline; sa flèche dominait les environs. Un cimetière l'entourait. En général, les églises étaient en bois. Au temps de la contre-réforme, les églises en bois sont peu à peu remplacées par des bâtiments plus somptueux en pierres ou en briques.

A la limite du village se trouvait le château ou plutôt le manoir situé au milieu de la réserve seigneuriale, entouré du jardin fruitier et abrité par des arbres dont le préféré était toujours le tilleul. La mode des jardins de fleurs et des parcs français ou anglais date du XVIIIe siècle. La ferme et les écuries du seigneur étaient situées près de sa résidence. Il pouvait donc, sans trop se déplacer, surveiller les travaux de ses serfs et de ses domestiques.

## *B. Le temps de croissance*

Au cours de trois siècles que nous avons étudiés, on peut distinguer deux périodes, celle de croissance (fin du XVe siècle - milieu du XVIIe siècle), et la période de décadence et de crise au siècle suivant.

Le début des temps modernes ouvre des perspectives favorables. La Pologne n'a pas subi les dévastations des guerres et la grande vague de la peste a omis les plaines de la Pologne au XVe siècle. La Réforme n'a pas provoqué de guerres religieuses. Un accroissement de la population est donc considérable dans toutes les classes sociales. Le marché extérieur pour les produits agricoles favorisait le développement des grandes seigneuries, tandis que la noblesse moyenne et surtout la noblesse pauvre croissaient en nombre; mais leurs biens diminuaient de génération en génération. De même la propriété paysanne. Le nombre des laboureurs aisés possédant un champ de 16 hectares devient rare; par contre le nombre des manœuvriers et des paysans salariés augmente. La récolte donne, en moyenne, cinq fois la semence. Le progrès remarquable accompli au XVIe siècle dans l'agriculture fut de courte durée. A la suite de l'assolement triennal, une grande partie du sol était chaque année exclue de la production. Et la monoculture céréalière épuisait le sol. Enfin, comme dans notre région l'élevage était peu développé, on manquait de fumier pour fertiliser le sol. C'est pourquoi chaque laboureur devait entretenir une paire de bœufs pour travailler les champs et en assurer la fertilité. Par contre, la noblesse ainsi que les paysans étaient de grands amateurs de chevaux ce qui, surtout dans la situation des paysans, était un luxe.

Comme les structures sociales et les techniques agricoles au cours des siècles restaient les mêmes, peut-on parler de l'immobilité de la vie rurale, ou bien, comme le font souvent les historiens, considérer la campagne comme un volcan prêt à éclater à chaque moment ?

La vie à la campagne, quoique de génération en génération assez pareille, n'était ni tranquille ni monotone. Elle était influencée par les événements extérieurs et internes.

### *C. La vie paroissiale et la Réforme*

La vie à la campagne, son rythme et ses habitudes restaient sous l'influence de l'Église, représentée par les curés de campagne. La commune paroissiale unissait les nobles et les paysans. Les prêtres étaient pour la plupart de provenance populaire, mais encore rarement de familles paysannes. Ils vivaient parmi leurs paroissiens, étaient conducteurs de leur conscience, baptisaient leurs enfants, bénissaient leurs mariages, les disposaient pour l'éternité. Ils aspergeaient les champs pour qu'ils soient fertiles et prenaient part aux fêtes de la moisson, mais ils revendiquaient aussi la dîme du produit agricole. Les paroisses de campagne, comme d'ailleurs celles des petites villes avaient aussi des obligations publiques et sociales. C'est la paroisse qui organisait l'enseignement primaire. L'église abritait les réunions des diétines de la noblesse du district, et des assemblées de la commune villageoise. Par l'intermédiaire de la chaire, le curé était obligé de proclamer les avis et les décrets du Roi et des autorités locales. Chaque matin la cloche appelait à la prière et au travail. En cas de danger, les cloches alarmaient les habitants. Chaque paroissien riche ou pauvre était apparemment soumis à l'obéissance à la parole de Dieu. Cependant les seigneurs jouissaient de certains privilèges. Comme ce sont eux-mêmes ou leurs ancêtres qui étaient fondateurs de l'église, ils pouvaient choisir le curé parmi les candidats proposés par l'évêque. Chaque paroisse avait ainsi son collateur. Ses dalles funèbres ornaient les murs du temps et ses dépouilles mortelles étaient déposées dans le sous-sol de l'église.

Le réseau des paroisses fut en principe installé au Moyen Âge. On ne trouve pas de grands changements, sauf quelques églises transformées en temples protestants aux temps de la Réforme, et quelques nouvelles fondations à l'époque post-tridentine. Le réseau paroissial était moins dense qu'en Europe de l'Ouest. Dans la région étudiée la paroisse embrassait la surface de 40 à 70 kilomètres carrés; il y avait un prêtre pour 900 habitants, sans compter le clergé monastique.

Dans notre région la Réforme n'a pas eu beaucoup de succès. La petite noblesse et les paysans sont restés fidèles à la foi romaine. Cependant, dans les diétines régionales et à la Diète, les nonces et les sénateurs réclamaient une église nationale et une liturgie en langue polonaise. Quelques prêtres ont délaissé leurs brebis, quelques églises à l'ordre de leur collateur furent changées en temples protestants. Mais elles restaient vides par manque de paroissiens. Les disputes théologiques qui excitaient les humanistes et les intellectuels n'attiraient pas le peuple (voir J. Tazoir, A. Jobert).

Par contre, la période posttridentine fut marquée par un grand renouveau de l'esprit religieux et de la piété populaire. La vie paroissiale fut renforcée. Le clergé monastique et les nouveaux ordres religieux installés en Pologne et particulièrement dans nos provinces, secondaient le clergé séculier. L'église posttridentine organisée et contrôlée par des synodes diocésains et provinciaux prêchait une foi accommodée aux coutumes nationales. On pourrait même dire plus. Elle tolérait les anciennes croyances païennes qui ont persisté jusqu'aux temps modernes. La religion catholique puise des nouvelles forces dans les traditions populaires et les anciens cultes. Le culte de la Sainte Vierge et de ses icones se répand. Elle sera bientôt proclamée Reine de la Couronne. La piété populaire, la religion vécue émotionnellement, la fidélité à la foi des ancêtres est un trait commun des habitants de la campagne : seigneurs et leurs sujets. Ils observent les mêmes commandements, célèbrent les mêmes jours de fêtes, ressentent les mêmes angoisses des pêcheurs et l'espoir du salut éternel.

La religion, malgré toutes les différences sociales, renforce les liens de fidélité entre les habitants de la campagne.

#### *D. La campagne polonaise et la crise du XVIIe siècle*

Notre région était dominée par la céréaliculture. Aussi les crises de subsistance l'affectaient-elles sérieusement. Au XVIIe siècle toute la Pologne ressent une profonde dépression. Pendant la guerre de Trente Ans, la demande des produits agricoles a beaucoup diminué. Les prix ont baissé et pour obtenir le même revenu il fallait vendre

plus, tandis que le sol s'épuisait, et la production du blé dans notre région tomba de cinq à trois fois la semence. Les nobles qui se sont déjà habitués à un train de vie plus confortable exigeaient plus de corvées de leurs paysans qui souvent souffraient la disette. Mais la vraie crise commença avec les guerres qui ont ravagé la Pologne et notre région d'une façon particulière. Les petites villes qui jouaient un rôle important dans le commerce et l'artisanat furent ravagées, détruites et dépeuplées. La campagne se dépeuplait de même, les champs restaient incultes. Depuis l'année 1648 jusqu'à la Guerre du Nord, le drame continue. Les guerres étrangères sont suivies par des guerres civiles, ce qui pèse sur l'économie et rend la vie encore plus difficile.

Les désastres de la campagne, la misère des paysans, laboureurs, sujets, salariés, ainsi que des réfugiés des villes, renforcent d'une certaine façon les liens du patronage entre les seigneurs et les communes paysannes. La reconstruction de la vie campagnarde et de l'agriculture ne peut être réalisée que par un effort commun du propriétaire et de la commune villageoise. C'est le seigneur qui prête ou offre aux paysans le bétail pour cultiver, il leur fournit tout instrument aratoire, leur prête du blé pour la semence et les aide à reconstruire les cabanes endommagées par les fléaux de guerre. Cet équipement qui vient du côté du seigneur finalement augmente les redevances des usufuitiers, mais leur permet de survivre et les unit à leur protecteur.

La vie peu à peu redevint normale. Mais le Siècle d'Or restait toujours une légende – un rêve disparu auquel on voudrait revenir. En réalité, la campagne s'appauvrit; c'est aussi la paupérisation de la noblesse. Les seuls qui ont bien passé la crise et même purent en profiter, ce sont les grands seigneurs, propriétaires des grands espaces, et maîtres de centaines et milliers de serfs. Mais dans notre région, sauf les grands ecclésiastiques, il n'y en a pas. C'est une crise structurale de longue durée. Les projets de réformes agraires se multiplient dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. On puise aussi des idées chez les physiocrates français. Quelques réformes agraires ont déjà eu lieu avant les partages de la Pologne. La Grande Diète (1788-1792) apporta un souffle de renouveau. Mais notre région resta longtemps traditionnelle et arriérée.

Un trait caractéristique de notre région, c'est un réseau urbain bien développé dès le Moyen Age. Ces petites villes étaient habitées par une bourgeoisie certes, mais une bourgeoisie semi-rurale, semi-industrielle. Elles appartenait aux domaines royaux, ecclésiastiques ou bien privés. Elles jouaient un rôle important dans l'échange avec la campagne, et organisaient, si on peut le dire, le marché au niveau local. Au «Siècle d'Or», ces petites villes fleurissaient. Elles jouissaient des privilèges accordés par leurs seigneurs. Les marchandises circulaient dans les alentours: on peut donc observer les débuts du mécanisme capitaliste. Aux temps de la grande crise séculaire, et sous le coup des guerres dévastatrices, ces petites villes tombent en ruines, s'appauvrissent. Elles deviennent généralement agraires. Après les partages de la Pologne, elles ont perdu pour la plupart leur statut de villes.

Dans la vie laborieuse de la commune villageoise, la vie sociale et les jouissances avaient aussi leur place. «Homo Faber» campagnard était non moins un «Homo Ludens». On connaît bien les plaisirs de la noblesse, selon les saisons et le calendrier ecclésiastique. Les noces, les baptêmes, les enterrements étaient l'occasion de rencontres familiales et de grands rendez-vous de voisins. Par contre, les coutumes des paysans, leurs distractions, leur manière d'employer le temps libre sont moins connus. Il y avait à peu près 120 jours fériés par an. C'est le calendrier ecclésiastique qui les a introduits. Ces jours-là, la messe était obligatoire; après la messe, c'est l'auberge qui donnait l'occasion de s'amuser, de boire et de danser. Les fêtes de famille étaient célébrées à la maison, avec beaucoup de soin et de grandes dépenses. Entre l'auberge et l'église il y a une certaine concurrence, mais plutôt une coexistence bien établie. La vente et la production de l'alcool étaient réservées aux propriétaires du village. L'aubergiste avait le droit de vendre et de servir les boissons alcoolisées. Les aubergistes de la campagne et des petites villes que les paysans fréquentaient à l'occasion des fêtes ou des jours du marché, étaient souvent des Juifs. L'aubergiste et sa famille, l'artisan ou le meunier de la campagne, les commis voyageurs, souvent aussi des Juifs, avaient leur part dans l'exploitation du paysan, mais en même temps ce contact était proche et même amical. Les

Juifs, par leurs activités, enracinaient à la campagne les germes du capitalisme. Ils apportaient aussi les nouvelles du monde. Leur folklore judaïque, leurs anciennes coutumes religieuses et enfin leur musique contribuaient à un certain mélange folklorique qui caractérisait la campagne polonaise jusqu'aux derniers temps.

Ce qui est remarquable, c'est l'absence de l'État dans cette vie rurale. Pas d'employé, pas de collecteur d'impôts, sauf en état de guerre, quand apparaissaient les racoleurs ; les paysans ne ressentaient pas immédiatement le fardeau du fisc d'État. La répartition des impôts était confiée aux diétines et aux propriétaires eux-mêmes. Ainsi pour le paysan, le roi c'est toujours le bon Roi, et l'opresseur, c'est uniquement le patron direct.

Mais comme nous l'avons présenté tout à l'heure, il y a plus de liens et de besoins qui les rendent indispensables l'un à l'autre que de rancunes et de résistances. Les liens de fidélité dominent d'autant plus que vivre dans le pays, c'est vivre dans une communauté fermée. Cette société fermée est marquée par une fidélité entre voisins, entre seigneur et serviteur, entre prêtre et paroissien, et surtout par la fidélité à la terre des ancêtres. Cette fidélité semble soutenir cette cellule du féodalisme malgré ses injustices, et malgré certaines manifestations de la lutte des classes.

*Zofia LIBISZOWSKA*  
(Université de Lodz)